

restées le privilège d'un petit nombre d'initiés, et celles de cette école ont conquis la foule. Sous ce rapport, le temps a donné raison à M. Delacroix contre M. Ingres. Il est certain que /es œuvres du premier et celles de ses élèves répondent mieux au goût général. Cette école a, d'ailleurs, sa part légitime d'influence. Elle représente à un très-haut degré un des éléments indispensables de la peinture. Ses excès mêmes qui n'otent rien à sa valeur *réelle*, n'ont été qu'une réaction contre d'autres excès. Sa manière de procéder, en lui permettant rarement d'aborder le champ de la grande peinture et surtout de la peinture monumentale, doit, par les raisons que nous avons énoncées plus haut, rendre plus populaire le choix de ses sujets. Enfin, elle domine aujourd'hui. C'est elle qui peuple les expositions, et c'est vraiment quelque chose d'inoui que le talent qu'elle dépense chaque jour dans des productions souvent sans portée morale. Malgré tout, cependant, les élèves n'ont pas été à la hauteur du maître, et M. Ingres et lui sont restés, aux deux pôles opposés, les deux étoiles les plus brillantes du ciel de l'art moderne. Il y a deux mois que l'on constatait, à cette même place, à propos de la musique, l'abaissement du niveau intellectuel en France. Il me semble que le caractère en est sensible aussi dans les arts plastiques. Les grandes renommées écloses dans cette féconde période de 1820 à 1830, n'ont pas été remplacées. Il est, sans contredit, parmi les peintres tout à fait contemporains, des talents brillants, mais à côté des deux artistes que nous venons de citer, aucun d'eux n'élève ses prétentions au-delà du rôle affecté à ce qu'on appelle les *Dit minores*. De même qu'en musique, les réputations plus récentes de MM. Félicien David, Reber, Ambroise Thomas ne luttent pas d'éclat avec les noms de Rossini, Bellini, Meyerbeer, ni avec ceux de tous les grands compositeurs de l'Allemagne au commencement de ce siècle ; de même, MM. Picou, Gleyre, Hamon, Gérôme, Couture, Hébert, ces peintres agréables et faciles, ont laissé MM. Ingres et Delacroix isolés sur les sommets où ils régnaient. M. Hippolyte Flandrin lui-même, qui s'est fait une place si belle entre toutes, et qui possède une physionomie particulière, n'est que le Jules Romain du nouveau Raphaël. Quant à MM. Orsel et Perrin, leur sens élevé et austère, leur conscience inébranlable, ne suffiraient pas à remplacer en eux le souffle inspirateur qui agite M. Ingres, si ces hommes, éminents à tous égards, n'étaient d'ailleurs les contemporains de cet artiste.

Si nous pouvions suivre cette analogie au-delà du cadre tracé par notre sujet, peut-être verrions-nous plus évidentes encore les traces de cette sorte de décadence de l'esprit public. Pas un nom nouveau ne s'est produit ces dernières années en littérature, et depuis MM. Chateaubriand, Lamartine et Victor Hugo, quels héritiers se sont encore présentés pour recueillir leur